

En guise de conclusion :

les pasteurs nomades africains,
du mythe éternel aux réalités présentes

Edmond BERNUS*

Les pasteurs ont souvent été considérés « comme des populations à part, des groupes isolés, qui du fait qu'ils sont nomades et se consacrent à l'élevage, sont fondamentalement différents des autres groupes sociaux. Ceci a eu tendance à conduire à des approches théoriques qui étudient le concept de la société pastorale par opposition à celui de la société non pastorale avec des principes d'organisation et de comportement différents. » (HILL et RANDALL, 1985 : 21-22). Cette approche a été favorisée par des jugements de valeur portés, en particulier en Afrique sud-saharienne, par des paysans et des citadins qui comprennent mal comment des hommes peuvent vivre dans un pays en y imprimant si peu leur marque : le passage du pasteur n'est signalé que par des vestiges dispersés et souvent éphémères, puits qu'il a creusés, trois pierres ou tranchée d'un foyer, piquets abandonnés délimitant l'ovale d'une tente ou déjections animales à l'intérieur d'un enclos en branches d'épineux. Cette zone sans empreinte humaine, sans repères, semble dangereuse à l'étranger : il risque de se perdre et de mourir de soif dans ces paysages monotones où les éleveurs nomades ont laissé si peu de traces qu'ils semblent plus s'être intégrés à la « brousse » que l'avoir domestiquée.

Les jugements de valeur sur les pasteurs nomades ont été portés depuis la nuit des temps par les citadins et les paysans, puis par les Occidentaux lorsque l'aventure coloniale les a mis en présence de ces éleveurs inconnus : si leurs jugements critiques convergent, les raisons qui les fondent ne sont pas toujours identiques.

* ORSTOM, 213, rue La Fayette, 75480 Paris Cedex 10.

MYTHE ÉTERNEL : DU PHARAON À HOUPHOUËT-BOIGNY

Ces jugements résultent, pour les uns et les autres, et selon leur logique propre, d'un étonnement, d'un choc, provoquant une peur en face de comportements parfaitement incompréhensibles et irrationnels. Au début du deuxième millénaire avant notre ère les citadins de Mésopotamie voient les nomades avec inquiétude : « Ces Nomades de l'Ouest, qui occupent la steppe, ignorent céréales, maisons et cités, mangeurs de viande crue, inéducables, ingouvernables, et qui, une fois morts, ne sont même pas ensevelis selon les rites. » (BOTTÉRO, 1986 : 36). Dans le sud de la Palestine, les Cananéens sédentaires, groupés autour de quelques villes fortifiées, formant de petits royaumes parfois vassaux du roi d'Égypte, sont soumis aux « exactions » des nomades auxquels appartiennent certains clans israélites. Au XIV^e siècle avant notre ère, le gouverneur de Byblos envoie une lettre au pharaon son maître : « Sache Monseigneur le Roi que si tout va bien en la cité de Byblos, fidèle servante du Roi, la pression des Brigands-Vagabonds contre moi se fait de plus en plus forte... ».

Lorsque les groupes israélites les plus méridionaux, qui nomadisent à proximité du désert du Negeb, sont affrontés à des sécheresses récurrentes qui déciment leurs troupeaux, ils se décident à migrer vers les terres fertiles du Nil et de son delta. Au cours de cet exil (XIII^e siècle avant notre ère), le pouvoir en Égypte se fait plus sévère : « on se mit à retenir par force les transhumants venus de Palestine ; on en fit des résidents étrangers, astreints comme les sujets du pharaon, et peut-être encore davantage, à la corvée et à la servitude, bien plus pénibles pour les nomades jusque-là sans contrainte » (BOTTÉRO, 1986 : 38-39).

Au cours de leur histoire, les Israélites réalisent un long processus de sédentarisation autour de Canaan, la terre promise, qui devient pour ce peuple le centre du monde : elle s'achève avec Isaac, qui le premier « fit des semailles et récolta le centuple » (GENÈSE, 26, 12, *in* PIVETEAU, 1978 : 141-144). Cette sédentarisation s'accompagne de profonds changements dans la vie et les mentalités des Israélites, et dans l'un de ses ouvrages, BOTTÉRO (1986 : 53-55), porte un jugement très brutal sur la vie nomade, culture et non civilisation. « C'est une manière de vivre élémentaire et rude, ascétique et ne portant guère au raffinement en quelque domaine que ce soit. En outre, elle est presque entièrement autarcique et limite au maximum les relations avec le monde extérieur. Les Israélites, comme nomades, [...] vivaient donc repliés sur eux-mêmes, d'un bagage

culturel et intellectuel dérisoire, n'ayant pour ainsi dire en propre que leurs traditions orales autour de leurs ancêtres et leur lien viscéral avec ce Yahvé qu'ils devaient prendre pour une manière de Cheikh surnaturel de leur horde.» Et l'auteur oppose à ces nomades frustes, les Cananéens, «fixés à leur sol», commerçants avec les pays voisins, qui menaient «une existence véritablement civilisée», avec des usages policés, raffinés, produisant des œuvres d'art, connaissant l'écriture et, de ce fait, possédant une littérature. On trouve là le thème bien connu affirmant que la sédentarisation marque obligatoirement un progrès : jugement manichéen d'un historien qui ne connaît pas les nomades et qui oublie de signaler les contacts entre nomades, oasiens et citadins, et les passages alternés d'un état nomade à un état sédentaire ; de plus, l'autarcie des nomades n'est en général que circonstancielle, signe de défense contre un pouvoir envahissant. Comment expliquer alors, qu'à la fin du XX^e siècle, les nomades persistent dans leur errance qui ne serait qu'errements, refluent encore au cours de sécheresses vers les pays agricoles et sont toujours porteurs de valeurs différentes ? Les nomades ne peuvent être séparés des paysans et des citadins : ils font partie d'une même chaîne de complémentarités et parfois de solidarités.

Lorsque des Peul nomades, autour des années soixante-dix, envahirent le nord de la Côte d'Ivoire avec leurs troupeaux de zébus, un sentiment de crainte et de rejet se manifesta. Les paysans senoufo possédaient un petit troupeau de taurins constitué essentiellement de races bovines locales, *baoulé* et *n'dama* ; ces animaux étaient confiés à la garde de bergers peul, salariés des paysans, résidant au village et connus de tous. L'arrivée de Peul du nord, principalement du Mali, en raison de la sécheresse de 1969 à 1974 qui privait les animaux de ressources fourragères suffisantes, fut perçue comme une invasion lourde de menaces. Ces troupeaux massifs de grands animaux inconnus devenaient un danger permanent pour les récoltes. *De la zébusite* est d'ailleurs le titre évocateur de l'article d'un chercheur ivoirien (COULIBALY, 1983, 64-145) qui traduit admirablement, en terme d'épizootie, le péril qui se répand dans le pays senoufo. «L'épidémie de la zébusite, comme on le constate, a dépassé le cadre régional car elle s'étend sur plus de quatre départements [...]. Les paysans senoufo n'arrivant pas à s'en guérir seuls, il revenait aux autorités gouvernementales de considérer l'aire étudiée comme une zone sinistrée et de préconiser la thérapeutique appropriée pour éradiquer la zébusite du pays senoufo.»

Ainsi, ces éleveurs nomades sont considérés comme dangereux, surtout chez des paysans qui ne les connaissaient jusqu'alors que comme des bergers venus individuellement offrir leurs services ; la migration en groupe avec des animaux inconnus, les fait apparaître

comme des envahisseurs étrangers : c'est dans leur différence — mobilité incontrôlable, comportement des hommes et aussi des animaux appartenant à une espèce plus puissante, « sauvage », à la bosse et aux cornes plus développées — que ces éleveurs sont perçus ; ils vont apporter avec eux le désordre. Comme le gouverneur de Byblos prévenait le Pharaon, les préfets du nord de la Côte d'Ivoire demandèrent au gouvernement et au président Houphouët-Boigny lui-même d'intervenir. Du 18 au 30 mars 1974, le président de la République parcourut toute la région : « Dans tous les discours de bienvenue prononcés par les autorités locales pour l'accueillir, chacun des treize orateurs revenait inlassablement sur le mal du siècle en pays senoufo : les Peul et leurs troupeaux zébus. » (COULIBALY, 1983 : 75). À trente-quatre siècles de distance, citadins et paysans demandèrent pareillement au pouvoir central de les protéger des « exactions » de ces « Brigands-Vagabonds » (Byblos) ou de cette « calamité, de ce fléau », pour « leurs champs, leurs récoltes et même leurs épouses et leurs jeunes filles qui n'échappent pas toujours aux envies de ces fougueux et irascibles visiteurs... » (Pays senoufo, *idem* : 76).

PRÉJUGÉS COLONIAUX

Les Occidentaux — militaires, administrateurs, vétérinaires, voyageurs, chercheurs — mis en présence de pasteurs nomades, si différents des éleveurs qu'ils avaient connus en Europe, ont porté sur eux des jugements sommaires, presque toujours critiques.

Des jugements d'abord faisant référence à l'histoire et même à la préhistoire, pour montrer une société figée depuis des millénaires : ces nomades — il s'agit ici des Touaregs — sont « des hommes fossiles, des hommes préhistoriques » (AYMARD, 1911). Plus près de nous (1937), un militaire spécialiste du Sahara, intitule un article : « Les Kel n'Djanet sont-ils des survivants de l'ère néolithique et des Garamantes ? » Et ce même auteur précise sa pensée : « Préhistorique est l'habitat des hommes voilés : une tente en peau ; préhistorique est leur mobilier : des sacs en cuir incisé et teint, des vases en bois ornés au feu ; préhistoriques sont leurs outils : meules dormantes, broyeurs et coups de poing en pierre : les hommes portent un anneau de bras en pierre, modelé avec un silex, poli au sable et patiné au feu ; et préhistoriques sont enfin leurs mœurs. » (POTTIER, 1945).

Ce sont surtout des jugements moraux qui ont été avancés : « nomade » est assimilé à « brigand » ou « pillard » sans foi ni loi. Sur les Touaregs par exemple : « Ils adoptent vaguement l'islamisme qui se réduit chez eux en la croyance aux talismans, mais aucune morale, ni musulmane, ni autre, n'étant parvenue à

s'implanter, les pires vices deviennent leur caractéristique, sans qu'on puisse leur découvrir une qualité, sinon physique : une endurance extrême. Pillards et meurtriers quand leur nombre le permet, ils sont des mendians obséquieux, s'ils se sentent les plus faibles, et restant sans foi ni parole toujours [...]. Aussi les populations soudanaises leur ont-elles donné trois noms qui résument fort justement toute la psychologie des Touaregs : les *Voleurs*, les *Hyènes*, les *Abandonnés de Dieu*.» (Felix DUBOIS, 1897 : 260-261). La société touarègue étant hiérarchisée, certains se fondent sur cette stratification pour porter des jugements catégoriels : « Il y a parmi eux des nobles, des serfs et des esclaves mais de noblesse point. Si on voulait en trouver quelque trait autre que la vanité, l'infatuation et l'orgueil, il le faudrait chercher chez les esclaves nègres. » (*idem*). La plupart des auteurs font une analyse inverse et attribuent une valeur morale ou intellectuelle qui va en décroissant de l'aristocratie, au sommet, aux esclaves, à la base. Un des premiers militaires à administrer la région de Tillabery, au Niger, décrit ainsi les Bella, anciens serfs : « Hommes, femmes et enfants nus ou en guenilles, repoussants de saleté, grouillent pêle-mêle dans le sable [...]. Encore à demi-sauvages, ils sont d'une voracité digne d'anthropophages : j'en ai vus se précipiter sur un hippopotame, le dépecer hâtivement et en manger la viande toute crue. Pillards et voleurs, ils sont sans cesse à l'affût de rapines. » (BUCK, 1907 : 16-17). Mais parallèlement, on reconnaît aux aristocrates, aux guerriers, « de nobles vertus [...] la défense de l'hôte... fidèle à ses promesses, il déteste le vol » (HOURST, 1898 : 192). La société touarègue a presque toujours été étudiée à travers les *imajeghen*, c'est-à-dire en focalisant l'attention sur l'aristocratie guerrière, détentrices, non seulement du pouvoir mais du savoir. En ce qui concerne le langage, le Père de Foucauld, dans l'avertissement de son *Dictionnaire*, signale, à propos du dialecte de l'Ahaggar, que « Les nobles seuls le parlent correctement. Les plébéiens y introduisent des incorrections et des expressions spéciales plus ou moins nombreuses... Les esclaves le parlent de façon tout à fait défectueuse. » (FOUCAULD, 1951-52 : T. I, 2). C'est une vision « aristocratique », due aux militaires, parfois nostalgiques de la ci-devant noblesse, préoccupés avant tout de questions d'autorité politique et donc en relation avec les groupes dominants. En parlant des aristocrates, l'administrateur NICOLAS (1950 : 189) explique que leurs prérogatives « sont dues à la pureté de la race et aussi à la valeur, à la perfection ». L'étonnement des Occidentaux est marqué par ces jugements contradictoires, en fait toujours portés à la démesure.

Vis-à-vis de l'espace, il a fallu longtemps pour corriger l'imagerie populaire qui assimilait nomadisme à errance, sans comprendre que

l'organisation d'une société et ses types de déplacement, répondaient à des exigences précises écologiques et/ou politiques.

L'attitude des éleveurs vis-à-vis de leurs animaux a paru irrationnelle et pour attirer l'attention sur le rôle social et religieux du bétail chez les pasteurs d'Afrique de l'Est, on a parlé de « *cattle-complex* » (HERSKOVITS, 1926), en insistant sur l'accumulation inconsidérée des animaux. On critique les pratiques pastorales, on comprend mal l'attachement aux animaux et le désir de grossir les troupeaux. Le géographe RICHARD-MOLARD en 1944 parle du « *prétendu élevage foula* » au Fouta-Dialon (1953 : 194-205). « *Étrange éleveur aussi dont le troupeau s'encombre d'une quantité inadmissible à nos yeux de vieilles vaches depuis longtemps infécondes [...] dont on espère toujours une ultime naissance [...]. Étant donné l'insuffisance des ressources en verdure en saison sèche, ce maintien sentimental est préjudiciable aux éléments féconds et aux jeunes.* » Et dans un ouvrage devenu classique (1949 : 96), il conclut : « *Même pour le Noir le bétail sert toujours à quelque chose, ne serait-ce qu'à satisfaire quelque rite religieux. Mais rien de tel pour le Peul non touché encore par la "civilisation". La bête à cornes ne lui sert de rien. Elle lui donne une raison de vivre. C'est lui qui la sert. Une "boomanie"; sans aucune boolâtrie d'ailleurs.* » À cette époque, pourtant proche de nous, on n'a pas encore mesuré que le gonflement des effectifs est rationnel dans un contexte d'insécurité, et que les vieilles vaches, mieux immunisées, peuvent après une épizootie être l'amorce de la renaissance d'un troupeau.

Tous ces préjugés ont influencé les politiques coloniales concernant le « *développement* » de l'élevage et même celles qui ont suivi les indépendances.

LE « DÉVELOPPEMENT » DE L'ÉLEVAGE

Pour développer l'élevage, des actions furent entreprises en matière pastorale avec des priorités qui varièrent selon les époques : en Afrique occidentale française, on peut distinguer plusieurs phases. Dans un premier temps, les vétérinaires, militaires pour la plupart, furent des pionniers en matière de pathologie et de zootechnie, selon l'analyse du Gouverneur général en 1936 : « *Au cours des vingt-cinq dernières années, nos efforts ont surtout tendu vers l'éradication des maladies contagieuses qui ont ravagé notre cheptel. De gros progrès ont été réalisés au point de vue sanitaire. Les hécatombes d'autrefois sont finies et il est temps d'aborder la partie zootechnique de notre œuvre : l'amélioration du cheptel, son exploitation et celle de ses produits.* » Et DOUTRESSOULLE poursuit

dans son ouvrage sur l'élevage en AOF (1947 : 288) : « Le développement de l'élevage est soumis à la situation sanitaire. Si de gros progrès ont été réalisés ces vingt-cinq dernières années, il n'en reste pas moins la menace constante des épizooties qui pèse sur notre cheptel et le rôle du vétérinaire est de tout premier plan. La protection sanitaire du troupeau doit être plus serrée, plus efficace au fur et à mesure que les moyens mis à la disposition du service de l'élevage se compléteront. Cette œuvre commande le succès de toutes les entreprises zootechniques. » (DOUTRESSOULLE, 1947 : 288). Jusqu'à une époque récente, les services d'élevage furent aux mains des vétérinaires et la priorité fut donnée aux problèmes de santé animale.

En 1947, DOUTRESSOULLE note que : « L'amélioration de l'élevage doit être basée surtout sur un vaste programme d'hydraulique pastorale qui augmentera la capacité de production des pâturages et améliorera les conditions du troupeau, par la constitution de réserves fourragères chez les sédentaires ... » Le plan FIDES (1) de 1948 prévoit un chapitre spécial destiné à financer un programme d'hydraulique pastorale et un millier de puits sont creusés au Niger sur ce budget ; au Sénégal, les premières stations de pompage furent mises en service en 1951, dans le but de quadriller le Ferlo par des ouvrages distants de 25 km les uns des autres : entre 1951 et 1975, 49 forages furent mis en service (SERRES, 1980 : 430). Au Niger, c'est à partir de 1961 que des stations de pompage furent installées en zone pastorale dans la région Nord-Tahoua, c'est-à-dire dans l'actuel arrondissement de Tchinn Tabaraden. Entre 1959 et 1969, vingt stations furent successivement ouvertes ; un projet envisageait d'équiper la zone pastorale d'un réseau de puits et de stations de pompage, distants les premiers de 7 à 10 km et les seconds de 20 à 50 km (BERNUS, *sous-presse*).

La recherche hydrogéologique avait permis de cartographier les principales nappes et par conséquent de réaliser des programmes ambitieux d'hydraulique pastorale : la connaissance des pâturages, par contre, était peu avancée et il existait un grave décalage entre les études hydrogéologiques et celles concernant les parcours, leur nature, leur capacité de charge, etc. Les premières cartes des pâturages furent réalisées à partir de 1961 par les chercheurs de l'IEMVT (2), mais ce n'est qu'en 1964 que ce même organisme créa un service cartographique (LAMARQUE, 1975 : 342). Dès lors, la connaissance des ressources fourragères et celle des ressources hydrauliques ne furent plus dissociées.

La sécheresse qui s'établit sur l'Afrique à partir de 1969 montra non seulement la faiblesse d'un élevage lié à des ressources fourragères variables, mais surtout la fragilité d'un milieu soumis conjointement à la croissance démesurée des troupeaux (effectifs bovins sahéliens multipliés par 6 en 30 ans, de 1940 à 1970) et à un

déficit pluviométrique prolongé. La lutte contre la désertification devient la priorité des priorités, avec le programme des Nations unies établi par l'UNEP (3) en 1977 à Nairobi, avec pour l'Afrique la création du Club du Sahel à Paris et du CILSS (4) à Ouagadougou. Désormais, tous les projets d'élevage intègrent dans leurs programmes un volet intitulé « gestion des parcours », traduction de « Range management », expression américaine évoquant le Far West et qui n'a guère jusqu'ici d'équivalent en français.

Ces priorités successives ne furent pas sans créer un certain flou dans les politiques pastorales ; la succession des actions ponctuelles et contradictoires témoignent de la difficulté pour les autorités à prévoir les conséquences de leurs interventions. Un exemple particulièrement éclairant nous est donné chez les pasteurs Karamoja en Ouganda (BAKER, 1975 : 187-202). Des mesures répétées, souvent antinomiques, bouleversèrent un système adapté à un environnement rigoureux. Devant les premiers effets de ses tentatives de « développement », l'administration tenta d'apporter des corrections : « As the 'cure' progressed new symptoms emerged — often as a result of earlier 'treatment' and were, in turn, given attention. » Vers les années vingt, de vastes parcours, inutilisés en saison sèche par les Karamoja, furent attribués à d'autres tribus après une enquête réalisée en saison des pluies : il en résulta un surpâturage des zones restées disponibles. Puis, les feux de plaine furent interdits, dans le cadre d'un programme de lutte contre l'érosion : les troupeaux pénétrèrent en zone forestière, domaine des mouches tsé-tsé et des tiques : des régions infestées leur furent interdites ce qui augmenta encore le surpâturage. Le développement des points d'eau, destinés à l'origine à ouvrir de nouveaux parcours, et un contrôle sanitaire accru, multiplièrent les effectifs des troupeaux et les éleveurs durent aller de plus en plus loin dans les plaines alentour, entrant en conflit avec les tribus voisines. Le surpâturage provoqua une modification du milieu, avec le remplacement des plantes vivaces par des annuelles, parfois par des plantes grasses. Dès lors, le principal souci des autorités fut de sauver l'environnement.

Comme on le voit, on retrouve en Afrique de l'Est les mêmes priorités qu'en Afrique francophone, même si elles se succèdent parfois dans un ordre différent. Les éleveurs comprennent mal ces tentatives contradictoires, souvent faites pour corriger les effets des précédentes mesures : ils se sentent agressés par des dispositions contraignantes qui leur enlèvent toute initiative. Cet exemple nous fait prendre conscience que les desseins des autorités et des éleveurs nomades coïncident rarement, d'autant moins que ces derniers ne sont presque jamais considérés comme porteurs d'une expérience

utile, d'une pratique positive et d'une connaissance du milieu susceptibles d'être prises en compte.

DES PRÉJUGÉS AUX INTERVENTIONS ÉTATIQUES

Les préjugés si vivants attachés aux éleveurs nomades ont joué un rôle dans toutes les politiques qui leur ont été consacrées. En Algérie, les stéréotypes concernant le pastoralisme «ont acquis force de dogme», tel «celui du caractère prétendument "anarchique" des déplacements des hommes et de leurs troupeaux» (GUILLERMOU). C'est pourquoi, «il est bien commode d'affirmer que les déplacements n'obéissent plus à aucune règle précise — pour imposer plus facilement de nouvelles règles jugées plus rationnelles (ou simplement dénigrer à loisir un mode de vie jugé "rétrograde" en lui attribuant tous les signes extérieurs du "désordre"».

Après avoir traité les nomades de pillards, on leur fit le reproche de détruire l'environnement. Les bergers ne coupent-ils pas les arbres «en parapluie», pour ployer les rameaux et les mettre à la portée des petits ruminants? Leurs chèvres ne sont-elles pas les propagatrices du désert? Leurs artisans n'abattent-ils pas les arbres pour tailler à l'herminette dans leurs troncs les objets indispensables à la vie pastorale et domestique? Ne dépècent-ils pas les acacias de leur écorce, comme un animal égorgé, pour tanner les peaux?

En Afrique sahélienne, il a fallu que les villes nouvelles, les routes et les marchés, ouvrent la zone pastorale faiblement peuplée aux marchands de bois de feu, de charbon de bois et de bois d'œuvre, pour se rendre compte que les nomades étaient des prédateurs légers et, sans doute, les meilleurs conservateurs de la nature (TOUPET, 1975).

Les pasteurs nomades, porteurs du mythe d'un Orient lointain où le monde était partagé entre nomades et sédentaires, ont été ensuite victimes des préjugés occidentaux de sociétés paysannes. Ce mythe et ces préjugés se sont conjugués dans un discours où s'affrontent les modernes et les anciens, les partisans d'un changement rapide, éventuellement imposé, dans le cadre d'un État indépendant et les partisans d'une évolution spontanée ou accompagnée, dans le but de ne pas faire disparaître des civilisations venues jusqu'à nous. Pour les uns il s'agit d'archaïsmes dont on a un peu honte : on préfère montrer un pont ou un casier irrigué qu'un puits ou un campement, fussent-ils entourés de riches troupeaux. Pour les autres, ce sont des civilisations et non seulement des cultures, pour retourner l'expression de BOTTÉRO, accordées au monde qui les

entoure et riches en savoirs sur l'exploitation d'un milieu difficile et contraignant. Cette controverse n'est pas abolie et les déficits pluviométriques répétés, le croît démographique et au total la diminution quantitative et qualitative des ressources fourragères des parcours pastoraux, incitent de plus en plus les États à intervenir et à ne plus laisser aux nomades la libre gestion de leurs troupeaux. Dans la confrontation d'une exploitation extensive ou intensive de l'espace, les pasteurs nomades représentent un mythe qu'il faut faire disparaître par mutation de ceux qui en sont les porteurs.

Ces interventions étatiques précipitent souvent une évolution en cours. La sédentarisation spontanée, cependant, n'est pas un phénomène nouveau : la fixation par appauvrissement se réalise dans le cas fréquent de nomades ayant perdu leurs troupeaux, d'esclaves échappés ou affranchis, ou de familles trop nombreuses qui se fractionnent et dont certains éléments cherchent à s'implanter en milieu paysan ; mais cette évolution n'est pas univoque et l'on connaît des cas de sédentarisés provisoires qui ont repris la vie nomade après avoir reconstitué leurs troupeaux.

La sédentarisation coercitive est pratiquée par les États désireux de mieux contrôler leurs populations, de les faire bénéficier de la scolarisation, des soins médicaux et de les faire participer à une production intensive planifiée (cultures irriguées), souvent dans le cadre de coopératives chargées de la commercialisation des récoltes et du bétail. Ce type de sédentarisation a été pratiqué depuis le XIX^e siècle en Égypte, et s'est traduit par une migration vers les villes et vers la Libye voisine. En Mongolie, la sédentarisation a profondément modifié l'élevage, constitué de petits troupeaux se déplaçant à la recherche de pâturages. L'agriculture s'est alors développée, des coopératives d'élevage ont été créées et les bergers ont été formés dans les écoles et non plus, dès l'enfance, en écoutant leurs aînés et en suivant les troupeaux. Dès lors la civilisation pastorale et ses symboles a été profondément modifiée : les bergers sont devenus des techniciens de l'élevage ne faisant plus corps avec leurs troupeaux et le monde qui les fait vivre : les migrations vers les villes se sont organisées, et une forme de culture pastorale a disparu.

*
**

Les sociétés pastorales, telles qu'elles apparaissent dans les différentes contributions rassemblées ici, semblent participer d'une histoire issue du fond des âges dont le rythme brutalement s'emballe. Sur les peintures du Tassili, ne reconnaît-on pas les Peul sahéliens avec leurs vaches aux cornes en lyre, avec les veaux attachés par le cou à des boucles en batteries fixées sur une grande corde centrale ? Les Peul, aux techniques pastorales immuables,

n'auraient fait qu'accompagner vers le sud le front d'un Sahara qui s'avance.

L'histoire des sociétés pastorales s'inscrit dans la longue durée ; son étude devra « distinguer entre mouvements longs et poussées brèves, celles-ci prises dans leurs sources immédiates, ceux-là dans la lancée d'un temps lointain... Le temps d'aujourd'hui date à la fois d'hier, d'avant-hier et de jadis » (BRAUDEL, 1959 : 54-56).

Vivant souvent dans un milieu aride, les sociétés pastorales connaissent une évolution sinusoïdale, en fonction de cycles successivement secs et humides. Sur la très longue durée, près de 30 000 ans avant aujourd'hui, géologues et quaternaristes nous montrent des oscillations de grande ampleur qui ont ensuite diminué pour donner des fluctuations mineures aux époques protohistoriques et historiques. La sécheresse récente se situerait, nous disent les spécialistes, dans cette lignée d'oscillations (MICHEL, 1984 : 135). Les sociétés pastorales connaissent-elles actuellement une de ces phases récurrentes faisant partie de cette variabilité reconnue au climat sahélien, non seulement entre des années, mais aussi entre des séries annuelles successives ?

On a souvent l'impression que les sociétés pastorales ont subi des mutations profondes depuis une cinquantaine d'années. C'est dans cette période récente qu'elles ont connu des bouleversements qui brisent cette image figée dans la durée. Nous serions entrés dans une histoire événementielle, « temps court, à la mesure des individus, de la vie quotidienne, de nos illusions, de nos prises de conscience — le temps par excellence du chroniqueur, du journaliste ». « Le temps court, poursuit BRAUDEL (1959 : 46), est la plus capricieuse, la plus trompeuses des durées [...] (or) l'histoire de ces cent dernières années, presque toujours politique, centrée sur le drame des "grands événements", a travaillé dans et sur le temps court. »

De nombreuses études sur les sociétés pastorales négligent la longue durée et relient le présent à une époque passée dite « traditionnelle », année zéro (cf. POUILLON), réputée référence d'un temps arrêté, parfois d'un âge d'or à partir duquel le monde a évolué, le milieu naturel s'est dégradé, la société a éclaté.

Des travaux récents ont montré que les pasteurs n'ont cessé d'évoluer, de changer en fonction d'une stratégie adaptée aux circonstances. Je dois ici faire l'aveu d'un pareil aveuglement à propos d'une société que j'avais rencontrée sur le terrain sans véritablement la connaître. Étudiant les éleveurs touaregs qui vivent depuis une cinquantaine d'années aux côtés des Peul woDaaBe venus les rejoindre sur leurs parcours, j'opposais deux sociétés et deux conceptions différentes de l'espace : les Touaregs attachés à un territoire précis sur lequel ils nomadisent et qu'ils ne quittent

qu'à la dernière extrémité et ces Peul manifestant une plus grande liberté de mouvement liée à une organisation politique sans hiérarchie et sans emprise territoriale. Ces deux relations à l'espace me semblaient attachées de toute éternité à des idéologies opposées : or l'ouvrage récent, *DuDal* de BONFIGLIOLI (1988) montre avec précision que cette attitude n'est que le dernier avatar de stratégies qui n'ont cessé d'évoluer : c'est seulement à partir du début du XX^e siècle que les groupes woDaaBe deviennent des «nomades sans territoire»; jusque-là ils avaient toujours gardé «Un rapport étroit avec un pays, une région d'attache, un territoire. Tous les clans ont toujours eu des toponymes.» (108-109).

Cet exemple particulièrement éclairant montre que ces changements délibérés dans la gestion des troupeaux, dans les parcours, dans les relations avec le monde extérieur, témoignent de la capacité des pasteurs à choisir des solutions variées en fonction des circonstances et des valeurs qu'ils cherchent à conserver en priorité. La perspective de la longue durée ne doit donc jamais être perdue de vue car nous avons trop tendance à ne prendre en compte qu'une histoire tronquée qui ne commence vraiment qu'à l'époque coloniale avec les témoignages écrits des explorateurs, des administrateurs et des chercheurs.

Les déficits pluviométriques récents ne sont pas nouveaux, mais ils s'accompagnent de changements considérables dans la gestion de l'espace (THÉBAUD, POUILLON), dans les migrations (ARDITI), dans les tentatives des techniciens de l'élevage (LANDAIS-LHOSTE, MARTY) et les initiatives des États (BOUTRAIS). La saturation de l'espace sahélo-soudanien rend très étroite la marge de manœuvre des éleveurs nomades. Aussi les États par leurs services techniques, par les grands projets internationaux, par les ONG, interviennent de plus en plus et on peut se demander, même sans le recul qui convient, si nous n'assistons pas à une rupture, à une discontinuité : les sociétés pastorales ne peuvent plus «rebondir» comme par le passé et elles doivent s'inscrire dans des projets qui ne sont pas souvent les leurs.

Il nous faut néanmoins résister à la tentation d'enfermer l'histoire des sociétés pastorales entre des périodes ou des événements qui nous marquent : la période précoloniale «traditionnelle» comme «origine» et la sécheresse de 1970-1973, qui a suscité de multiples interventions et la mise en place de grands projets, comme terme. Les pasteurs nomades existent encore et si les théories qui les concernent sont si nombreuses et débouchent sur tant de programmes, sur de nouvelles législations, sur des tentatives de rentabilisation des troupeaux, c'est qu'ils trouvent difficilement leur place dans l'économie de marché. Ils ne peuvent plus être confinés dans un ghetto pastoral, mais font partie d'un monde largement ouvert

sur l'extérieur et sensible aux événements lointains. Ces contributions ne montrent-elles pas que ces sociétés ont, plus que d'une administration autoritaire, besoin d'une compréhension qui leur permette de participer à des projets sans renier leurs valeurs ?

Notes

- (1) FIDES : Fonds d'investissement pour le développement économique et social.
- (2) IEMVT : Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux.
- (3) UNEP ou PNUE : United Nations Environment Programme.
- (4) CILSS : Comité permanent inter-États de lutte contre la sécheresse au Sahel.

BIBLIOGRAPHIE

- AYMARD (A.), 1911. — *Les Touareg*. Paris.
- BAKER (R.), 1975. — « 'Development' and the pastoral peoples of Karamoja, North-Eastern Uganda : an exemple of the treatment of symptoms ». I : in MONOD (Ed.) *Pastoralism in Tropical Africa*, London, International African Institute, Oxford University Press : 187-205.
- BERNUS (E.), 1981. — *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, Mémoire ORSTOM n° 94.
- BERNUS (E.), 1991. — « Hydraulique pastorale et gestion des parcours ». in GROUZIS (M.), LE FLOCH (E.), BILLE (J.-C.), CORNET (A.), *L'aridité : une contrainte au développement. Coll. didactiques*, ORSTOM, Paris, sous presse.
- BIBLE (La), 1977. — TOB (Traduction Œcuménique de la Bible), Alliance Biblique Universelle.
- BONFIGLIOLI (A. MALIKI), 1988. — *Dudal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de WoDaaBe du Niger*. Préface de Jeremy SWIFT, Cambridge, University Press et Paris, Maison des Sciences de l'Homme (Collection Production Pastorale et Société).
- BOTTERO (J.), 1986. — *Naissance de Dieu. La Bible et l'historien*. Paris, Gallimard, (Bibliothèque des histoires).
- BRAUDEL (F.), 1969. — « La longue durée ». in : *Écrits sur l'Histoire*. Paris, Flammarion : 41-83.
- BUCK (Capitaine), 1907. — « Monographie du secteur de Tillabery ». Niamey, *Archives des Études Nigériennes*, Archives IFAN-CNRS n° 6.
- COULIBALY (S.), 1983. — « La difficile mais nécessaire intégration de l'élevage zébu dans le monde rural senoufo (De la zébusite) ». *Annales de l'Université d'Abidjan*, Série G (Géographie), t. XII, 1983 : 64-145.
- DOUTRESSOULLE (G.), 1947. — *L'Élevage en Afrique Occidentale Française*. Paris, Larose.

- DUBOIS (F.), 1897. — *Tombouctou la Mystérieuse*. Paris, Flammarion (Édition du Figaro).
- FOUCAULD (Père Charles de), 1951/1952. — *Dictionnaire Touareg-Français, Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie nationale, 4 vol.
- GUILLERMOU (Y.). — « Le développement pastoral en Algérie ». *Rapport inédit, multigr.*
- HERSKOVITS (M. J.), 1926. — « The Cattle Complex in East Africa », *American Anthropologist*, vol. 28 : 230-272 ; 361-380 ; 494-528 ; 633-664.
- HILL (A. G.) et RANDALL (S.), 1985. — « Problèmes posés par l'étude de la démographie des pasteurs et agro-pasteurs du Sahel ». 21-42, in *Population, Santé et Nutrition au Sahel. Études sur le bien-être de certaines communautés de l'Afrique de l'Ouest*. London School of Hygiene and Tropical Medicine.
- HOURST (Lieutenant), 1898. — *Sur le Niger et au pays des Touareg*. Paris, Plon.
- LAMARQUE (G.), 1975. — « Quatorze ans de cartographie des pâturages à l'IEMVT ». in *Inventaire et Cartographie des pâturages tropicaux africains*. Actes du colloque, Bamako-Mali - International Livestock Centre for Africa. Addis Ababa : 341-348.
- MICHEL (P.), 1984. — « Les variations du climat au quaternaire récent dans le Sahel d'Afrique occidentale et leurs conséquences sur les formations superficielles, l'hydrographie et la pédogenèse », in *La sécheresse au Sahel. Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*. 107^e année, n° 3-4 : 125-138.
- NICOLAS (F.), 1950. — *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg 'Kel Dinnik'*, Cercle de T'awa-Colonie du Niger. Paris, Imprimerie nationale.
- PIVETEAU (J.-L.), 1978. — « Aux sources de l'histoire. L'espace vécu chez le peuple hébreu (à l'époque du retour de l'exil. VI^e siècle avant J.-C.) ». *Geographica Helvetica*, n° 3 : 141-144.
- POTTIER (R.), 1937. — « Les Kel n'Djanet sont-ils des survivants de l'ère néolithique et des Garamantes? », *Sciences et Voyages*, 29 : 183-186.
- POTTIER (R.), 1945. — *Au pays du voile bleu*. Paris, Nouv. Éd. Latines.
- RICHARD-MOLARD (J.), 1944. — « Essai sur la vie paysanne au Fouta-Djalón », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, t. XXXII, fasc. II ; repris in : *Hommage à Jacques RICHARD-MOLARD*. Présence Africaine, 15 : 155-251.
- RICHARD-MOLARD (J.), 1949. — *L'Afrique Occidentale Française*, Paris, Berger-Levrault.
- SERRES (H.), 1980. — *Politiques d'hydraulique pastorale*. Paris, Presses Universitaires de France (Techniques vivantes).
- TOUPET (C.), 1975. — « Le nomade, conservateur de la nature? L'exemple de la Mauritanie centrale », XVI, in MONOD (Ed.) *Pastoralism in Tropical africa*. London, International African Institute, Oxford University Press : 455-467.